

L'Occident manipule tout le monde — désormais avec l'IA | Prs D. Riches et J. Eddebo

Dennis Riches et Johan Eddebo examinent comment les récits dominants sont produits, défendus et transformés par la technologie. Symposium de l'Université de Kyoto 2026 : « Géopolitique à l'époque des monstres » Présentation 5 : Professeur Dennis Riches (Littérature) et Professeur Johan Eddebo (Philosophie) Riches présente une interprétation controversée du Rwanda et des conflits des Grands Lacs, s'en servant pour remettre en question l'autorité institutionnelle et la représentation historique. Eddebo explore l'intelligence artificielle, le raisonnement simulé et l'érosion d'une dissidence porteuse de sens. Leur discussion au Symposium de Kyoto aborde les contre-cultures sur internet, la propagande, l'influence des médias et la rationalité humaine, en se demandant si de nouvelles formes de communauté et de rapport à la réalité peuvent résister aux pressions d'une monoculture émergente. Liens de Dennis et Johan : Substack de Dennis Riches : <https://dennisriches.substack.com/> Lit by Imagination : <https://dennisriches.wordpress.com/> Profil universitaire de Johan Eddebo : <https://www.uu.se/kontakt-och-organisation/personal?query=N12-1513> Liens de Neutrality Studies : Substack de Neutrality Studies : <https://pascallottaz.substack.com> Soutenir Neutrality Studies : <https://neutralitystudies.com/donate> Boutique Neutrality Studies : <https://neutralitystudies.com/shop> Horodatages 00:00 Introduction : contrôle des récits avant et après l'IA 04:35 Riches sur le Rwanda et les conflits des Grands Lacs 15:05 Comment les récits historiques dominants sont établis 23:00 Eddebo : la condition post-numérique 36:18 L'IA et la simulation d'un raisonnement indépendant 46:47 Questions-réponses : où la dissidence peut-elle survivre ? 55:53 Rationalité humaine, technologie et pessimisme 01:09:14 Réalité, visions du monde et alternatives à la monoculture

#Dennis Riches

Merci à toutes et à tous d'être venus aujourd'hui. Je voulais d'abord vous dire que je vais lire un texte, parce que j'avais peur d'improviser un peu trop et de dépasser le temps imparti. Alors, merci de votre indulgence. Aujourd'hui, nous allons parler des risques et des conséquences d'une intelligence artificielle qui deviendrait un système capable de centraliser, de censurer et de filtrer l'information. Johan va aborder cet aspect de l'intelligence artificielle. Pour ma part, je vais parler des formes plus anciennes de contrôle des récits, telles qu'elles existaient à la fin du vingtième siècle. Je voulais que les diapositives à l'écran ne soient qu'une sorte de décor visuel pour mon intervention. Vous pouvez simplement les considérer comme une liste des références que j'ai utilisées dans mes recherches.

Je vais donc me concentrer sur les événements qui se sont déroulés au Rwanda dans les années mille neuf cent quatre-vingt-dix. Des événements qu'il faut aussi considérer à la lumière des décennies qui les ont précédés, ainsi que des conflits qui touchent la région des Grands Lacs africains depuis mille neuf cent quatre-vingt-quatorze. Dans ce symposium, nous parlons donc de géopolitique à l'époque des monstres. Mon intervention rappelle que, dans de nombreux endroits, cela fait déjà bien des années que c'est l'époque des monstres. Pour examiner comment le récit officiel du génocide rwandais s'est consolidé dans le système de propagande, je vais d'abord devoir décrire les principaux événements tels qu'ils apparaissent dans deux récits concurrents : le récit officiel dominant, et le récit non officiel, qui subsiste en marge de la couverture médiatique et des études universitaires.

C'est une histoire complexe, difficile à raconter dans le temps imparti, mais je vais essayer. Alors, d'abord, une analogie, ou une métaphore. « Conversation secrète » est un film réalisé par Francis Ford Coppola en mille neuf cent soixante-quatorze. C'est un grand film sur l'état de paranoïa et d'aliénation créé par les États de surveillance. Il montre de manière saisissante que le sens de toute information dépend du contexte et de l'interprétation. Et très souvent, ce sens reste totalement ambigu, prêt à être exploité par les puissants. Le personnage principal, Harry Caul, est un expert de la surveillance audio de haute technologie. Il a accepté une mission : espionner un jeune couple. À partir des fragments limités de conversation qu'il parvient à recueillir, il comprend qu'ils ont peur d'être assassinés par quelqu'un, peut-être par le client pour lequel il travaille.

Il imagine qu'ils cherchent sans doute un moyen de s'enfuir ou de se cacher. Alors, sur l'enregistrement, il les entend dire : « Il nous tuerait s'il en avait l'occasion. » Ils semblent clairement avoir peur d'être tués. Ce n'est que vers la fin de l'histoire, lorsque Harry a nettoyé l'enregistrement et l'a écouté attentivement, qu'il l'entend avec une intonation différente : « Il nous tuerait s'il en avait l'occasion. » Le public ne sait même pas si cette différence d'intonation est réelle, ou si Harry l'entend simplement autrement. Il est alors choqué d'avoir négligé cette façon d'interpréter leurs paroles. À présent, il semble que le couple prépare un meurtre, en justifiant ses motivations cachées par l'idée que cette action préventive serait légitime défense.

C'est donc ma métaphore pour ce dont je veux parler aujourd'hui : cette ambiguïté, et cette difficulté à interpréter la réalité à partir d'un ensemble de faits superficiels sur lesquels tout le monde s'accorde. Et cela peut nous aider à comprendre pourquoi il existe deux récits sur ce qui s'est passé au Rwanda en mille neuf cent quatre-vingt-quatorze. Et pourquoi certains de ces récits ont été rendus convaincants et dominants, simplement parce qu'ils correspondaient aux justifications dont avaient besoin des États puissants. Ces États agissaient en coulisses pour provoquer un changement de régime au Rwanda et éliminer le rôle de la France dans cette partie de l'Afrique. Ainsi, en mille neuf cent cinquante-neuf, il y a eu une révolution pour renverser l'ordre féodal. Le groupe minoritaire qui gouvernait auparavant, composé de plusieurs clans tutsis de haut rang, a perdu le pouvoir dans la nouvelle république.

Cette période a été marquée par une révolution violente, puis par une contre-révolution. Beaucoup de membres du groupe minoritaire, dont les anciens clans dirigeants, ont trouvé refuge dans l'Ouganda voisin. D'autres sont partis dans différentes régions du monde, formant une diaspora tutsie ou un lobby tutsi. La plupart des membres de la minorité tutsie sont restés au Rwanda et se sont adaptés au nouvel ordre. Trente ans plus tard, les réfugiés et leurs fils ont fait la guerre à leur pays d'origine pour renverser la révolution. Ils étaient soutenus par leur pays d'accueil, l'Ouganda. Et l'Ouganda bénéficiait d'un soutien massif de la nation la plus puissante du monde, ainsi que de quelques autres pays, comme le Royaume-Uni et Israël. Ces attaques menées par des Tutsis exilés ont déstabilisé et terrorisé leur pays d'origine.

Le président Juvénal Habyarimana a dû faire face à cette agression étrangère, tout en tentant de contenir ceux qui réclamaient des mesures radicales et drastiques contre les envahisseurs, ainsi que contre la minorité civile tutsie, dont certains membres travaillaient clandestinement pour les forces exilées. La paranoïa, la suspicion et la colère se sont donc propagées, tandis que le pays semblait dans une crise économique. Le six avril mille neuf cent quatre-vingt-quatorze, l'avion du président Habyarimana a été abattu alors qu'il s'apprêtait à atterrir à Kigali. Cet assassinat a fait l'objet de nombreuses enquêtes, mais n'a jamais été élucidé de manière définitive. Le nouveau président du Rwanda, Paul Kagame, n'a pas autorisé l'Organisation des Nations unies à enquêter, bien qu'elle ait eu mandat pour le faire.

Habyarimana a-t-il donc été tué par des extrémistes de l'intérieur, qui n'acceptaient pas les compromis des accords d'Arusha de mille neuf cent quatre-vingt-treize ? L'autre explication, c'est qu'il aurait été tué par le FPR, l'armée des exilés. Le FPR savait qu'une frappe visant à décapiter le pouvoir rendrait la conquête possible. Il savait aussi que cette conquête annulerait les accords d'Arusha, selon lesquels il aurait dû partager le pouvoir tout en ne représentant qu'une minorité dans le pays. Les envahisseurs ne se souciaient donc pas du chaos qu'ils avaient provoqué au cours des quatre années précédentes. Et le fait qu'une nouvelle agression pousserait des groupes radicaux au Rwanda à réagir par une violence extrême à l'intérieur du pays ne les a pas dissuadés. Leur armée, le FPR, et leurs soutiens ne voyaient aucune objection à leurs projets d'invasion.

Les extrémistes hutus ont utilisé la menace de violences de masse comme certains pays utilisent la dissuasion nucléaire. Malheureusement, leur bluff a été mis à l'épreuve, et ils ont exécuté leur menace. Et ce, malgré tous les innocents qu'ils préoyaient d'assassiner, dans une stratégie désespérée pour lutter contre la guerre d'agression extérieure. Donc, les questions sur les événements et les faits sont connues. C'est comme les mots dans le film « Conversation secrète » : « Il nous tuerait. » Ils sont simplement retranscrits sur le papier. Tout le monde voit la même chose en surface. L'interprétation réside dans ce que nous choisissons d'entendre, dans l'intonation métaphorique, dans les émotions et les motivations que nous percevons, ou que nous attribuons, aux mots prononcés.

Cette interprétation est donc subjective, ambiguë et très facile à exploiter. Une fois que ces mots figurent dans la transcription, il est facile pour les puissants de diffuser l'interprétation qui les

arrange. Si l'on choisit de regarder le Rwanda de mille neuf cent quatre-vingt-quatorze en dehors de son contexte historique, on voit des milliers de personnes qui, pour des raisons floues, ont été prises d'une psychose collective et se sont lancées dans une tuerie contre leurs concitoyens. La recherche de justice doit alors se concentrer sur la responsabilité individuelle de ceux qui ont choisi de tuer leurs voisins. Ils doivent porter toute la responsabilité et être voués aux gémonies pour toujours, pour ce qu'ils ont fait. Et l'armée qui les a combattus et chassés du Rwanda doit être considérée comme les héros et les nouveaux dirigeants légitimes du pays.

#Pascal

Salut, juste un petit mot très rapide. La meilleure façon de soutenir cette chaîne, c'est de vous inscrire gratuitement à mon Substack. Vous pouvez aussi aider en prenant un abonnement payant, ou vous procurer quelques-uns de nos nouveaux produits dérivés sur neutralitystudies.com. Les liens sont ci-dessous. À bientôt là-bas.

#Dennis Riches

C'est le récit dominant, solidement ancré dans le système de propagande occidental depuis mille neuf cent quatre-vingt-quatorze. C'est l'interprétation privilégiée, parce qu'elle détourne l'attention des causes ultimes : le plan des États-Unis, du Royaume-Uni et d'Israël visant à déstabiliser clandestinement le Rwanda et à provoquer un changement de régime. Un plan mis en œuvre sans aucun égard pour ses conséquences prévisibles. Ces dernières années, le récit non officiel a donc gagné un peu de terrain, à mesure que davantage de chercheurs ont étudié plus en profondeur ce qui s'est passé en Afrique centrale au cours des quatre dernières décennies. Mais ils sont encore souvent dénoncés comme des négationnistes du génocide.

Des livres de certains de ces chercheurs apparaissent dans les diapositives qui n'ont pas pu s'afficher ici. Mais je crois que le récit non officiel est la bonne interprétation des événements, parce qu'il se concentre sur ceux que le poète Dante a placés dans les cercles les plus profonds de l'enfer : les pécheurs qui ont passé leur vie à diviser les gens, les familles et les sociétés. Les personnes en position de pouvoir sont responsables des conséquences prévisibles de leurs actes, bien davantage que celles qui se trouvent plus bas dans les hiérarchies du pouvoir, et qui sont manipulées, terrorisées, dépossédées et endoctrinées par la propagande jusqu'à commettre des crimes. Donc, dans ce contre-récit, il n'y a pas eu de prétendue guerre civile au Rwanda.

On l'appelle ainsi, selon les conventions de la classification historique, parce que les combattants se définissaient comme Rwandais. Mais ce choix d'appellation est trompeur et n'aurait jamais dû être employé. Les États-Unis et le Royaume-Uni ont versé une aide massive à l'Ouganda dans les années mille neuf cent quatre-vingt et mille neuf cent quatre-vingt-dix. Ce soutien a permis à l'Ouganda de financer l'armée de soldats exilés et leur invasion du Rwanda. Beaucoup de ces soldats étaient nés en Ouganda après mille neuf cent cinquante-neuf. C'était une agression étrangère, une violation des frontières internationales, qui aurait pu alarmer le président Bush à l'époque autant que l'invasion du

Koweït par l'Irak. Donc, lorsque l'on s'intéresse aux causes ultimes, je dois aussi souligner que le nombre de morts au Rwanda, au printemps mille neuf cent quatre-vingt-quatorze, n'a jamais été établi.

Les estimations varient considérablement, mais le chiffre élevé de huit cent mille, retenu par la plupart des chercheurs et par le gouvernement rwandais, est bien supérieur au nombre de Tutsis qui vivaient au Rwanda au début des années quatre-vingt-dix, d'après les données du recensement. Et il y avait aussi de nombreux survivants tutsis. Dans certaines régions, il n'y a pas eu de massacres de masse. Ainsi, le nombre de décès excédentaires dans la tragédie plus longue qui a suivi dépasse largement le nombre de personnes tuées en mille neuf cent quatre-vingt-quatorze. Depuis mille neuf cent quatre-vingt-quatorze, les forces rwandaises combattent les réfugiés hutus dans l'est du Zaïre, devenu par la suite la République démocratique du Congo. Et, tout à fait par coïncidence, elles ont profité de l'immense richesse minérale de cette région, qui transite par le Rwanda avant d'être exportée vers le reste du monde.

Des millions de personnes sont mortes dans ce conflit, d'accord ? Dans son rapport Mapping de deux mille dix, l'ONU a accusé le Rwanda et d'autres acteurs de génocide en République démocratique du Congo. Pourtant, la communauté internationale n'est pas intervenue. Et ce, malgré la soi-disant leçon tirée de mille neuf cent quatre-vingt-quatorze : la communauté internationale doit intervenir rapidement face à de telles atrocités. Alors, que dire de ces deux récits dans la conscience collective ? Maintenant que j'ai exposé les différences considérables entre eux, lequel s'est imposé, et pourquoi ? Je veux expliquer comment cela s'est produit, malgré les aspects très peu plausibles de cette version, auxquels les citoyens des pays occidentaux croient — dans la mesure où ils savent quoi que ce soit de ce qui se passe en Afrique.

Cette domination a donc été obtenue grâce à l'habileté avec laquelle les dirigeants de la diaspora tutsie ont rapidement établi des relations avec tous les secteurs importants de la sphère de l'information : les médias, les gouvernements, le monde universitaire et les ONG. Les Occidentaux qui ont été sollicités ont vite vu une victime africaine. Ils se sont laissé mener par le bout du nez à travers cet événement historique très complexe. Et je pense que, dans leur arrogance, ils ne pouvaient pas imaginer que ces victimes africaines puissent être assez intelligentes pour les tromper, en faisant preuve de ruse, de cynisme et de manipulation. Au milieu des années quatre-vingt-dix, avant les moteurs de recherche et bien avant les grands modèles de langage, l'intelligence artificielle du système de propagande fonctionnait très efficacement pour écarter le récit non officiel, quelles que soient les preuves et les arguments rationnels qui l'étaient.

Il existe de nombreux livres et articles universitaires qui étayaient la version non officielle. Les médias en ont aussi parlé, notamment le New York Times, la BBC et le Globe and Mail au Canada, à leur honneur. Pourtant, ces reportages n'ont jamais renversé la version officielle. Si je confie ce sujet à une étudiante de premier cycle qui n'y connaît rien, elle fera des recherches sur Internet et produira un mémoire ne citant que des sources qui soutiennent la version officielle. Et en deux mille vingt-six, trente-deux ans après mille neuf cent quatre-vingt-quatorze, Wikipédia, cet arbitre de la vérité que l'

on voit sous de nombreuses vidéos YouTube, propose un article sur le génocide rwandais qui continue de défendre la version officielle, tout en accordant quelques concessions nuancées à certains éléments de la version alternative.

Un exemple scandaleux, c'est qu'il cite trente et une fois un livre de l'expert de l'Afrique Gérard Prunier, publié en mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. Mais il ne cite pas un autre livre du même auteur, écrit en deux mille dix, dans lequel il a entièrement revu son interprétation du génocide. Ce livre lui a valu la condamnation du gouvernement rwandais. Il y est désormais persona non grata. Il existe une page Wikipédia distincte, intitulée « Théorie du double génocide au Rwanda », qui contient davantage de sources soutenant la version non officielle. Le débat sur cette page porte, fait intéressant, sur la question de savoir si les forces du Front patriotique rwandais ont commis un génocide, ou seulement des crimes contre l'humanité. Sommes-nous censés être rassurés si ce n'est que la seconde option ?

Les recherches sur Internet ne font remonter, parmi leurs trente premiers résultats, que des sources qui soutiennent le récit officiel. Si je m'abonne à des articles sur le Rwanda via un service comme Academia, la plupart des articles qu'on m'envoie soutiennent ce récit officiel. Et ils citent tous le même petit nombre de sources. Des centaines de mémoires d'étudiants ont été rédigés sur le sujet, et Academia me les envoie tous. Ils sont tous très largement dérivés de ce que j'appelle les suspects habituels, ces sources que je retrouve dans chacun d'eux. Et aucun ne met l'accent sur la stratégie géopolitique des États-Unis, du Royaume-Uni et d'Israël, ni sur les causes profondes du désastre : le fait que le Rwanda a été victime d'un projet d'agression extérieure et de déstabilisation, entre mille neuf cent quatre-vingt-dix et mille neuf cent quatre-vingt-quatorze.

Et c'est ce qui a radicalisé certains segments de la société, que le président Habyarimana, à son mérite, essayait de maîtriser afin de mettre en œuvre les accords d'Arusha, qui constituaient le grand compromis qu'il était prêt à accepter. Ainsi, le résumé généré par l'intelligence artificielle en réponse à la question : « Quelles ont été les causes du génocide rwandais ? » produit une explication très proche de celle de Wikipédia. Il décrit l'invasion comme une guerre civile et n'insiste pas du tout sur la déstabilisation du Rwanda provoquée par cette guerre. Au départ, elle fournit le récit officiel. Mais si vous posez les bonnes questions, vous pouvez lui faire admettre qu'il existe des affirmations contraires sur ce qui s'est réellement passé, ainsi que des chercheurs qui soutiennent qu'il ne s'agissait pas d'une guerre civile. Je conclurai donc en disant que certaines de nos pires craintes à propos de l'intelligence artificielle se sont déjà réalisées sans elle. L'intelligence artificielle, c'est un programme d'autocomplétion stupide, mais extrêmement sophistiqué.

Et avant son apparition, il existait déjà, dans l'esprit du public, des systèmes d'autocomplétion très sophistiqués. Le système de propagande fonctionnait efficacement. Il donnait à des citoyens convaincus de leur savoir la fausse assurance d'être intelligents et d'avoir les bonnes réponses. On leur apprenait à combler les blancs, sans réfléchir au-delà des informations qu'on leur fournissait. Les grands modèles de langage ne font donc peut-être rien de nouveau. Mais ils peuvent renforcer et accélérer les mécanismes par lesquels les récits officiels filtrent, censurent, diffusent et enracinent

des versions, soutenues par l'État, des événements historiques. Peut-être simplement en confondant la répétition et la quantité avec la vérité et la qualité. Merci de m'avoir écouté. J'aurais aimé étayer davantage mon argument en abordant plus de détails.

Donc, si vous voulez en savoir plus, ou connaître les sources que j'ai utilisées, je peux vous envoyer une liste de références. Et je voudrais simplement remercier quelques chercheurs qui m'ont aidé personnellement : Freddy Usabuera, un grand militant à Montréal, arrivé au Canada comme réfugié après le génocide rwandais. Judy Rever vit elle aussi à Montréal. Elle a écrit d'excellents livres. Keith Harmon Snow a travaillé sur cette question pendant longtemps. Et l'avocat canadien Christopher Black, qui a travaillé au Tribunal des Nations unies pour le Rwanda comme avocat de la défense, a beaucoup écrit sur le sujet. Ces deux derniers, Keith et Christopher, sont malheureusement décédés ces dernières années. Mais je recommande vivement leurs travaux. Judy, elle, reste l'une des auteures les plus courageuses sur ce sujet, après avoir fait face à de nombreuses menaces contre elle-même et sa famille.

#Warwick Powell

Merci beaucoup. Merci. D'accord.

#Johan Eddebo

D'accord. Et c'est... Il est donc intéressant de se demander pourquoi Dante place les traîtres au plus bas niveau de l'enfer, tandis que l'avarice, la cupidité et ce genre de choses sont les péchés les moins graves. Vous savez, il y place Brutus et les hommes qui ont tué César : ce sont les pires types de personnes. Il y a peut-être là un sens à décrypter. C'est très difficile pour moi de prendre la parole après une si longue succession de sommités, alors j'espère que vous serez indulgents avec moi. Je vais essayer de faire le lien avec certains des sujets dont Matthias a parlé, et aussi... avec ce que Monsieur Bartolo évoque : pourquoi ne connaissons-nous plus les véritables intérêts de nos sociétés ?

Je vais essayer de dire quelque chose d'intelligent sur ce qu'on appelle la condition post-numérique, et sur la manière dont elle affecte la production de connaissances, la pensée, notre accès à la réalité, au monde. Voilà. C'est étrange, et un peu déconcertant, de vivre à une époque où George Bush Junior, rétrospectivement, semble avoir été un homme d'État des plus éloquents et compétents. Il y a donc vingt-cinq ans, comme on s'en souvient, le constat général était plutôt celui d'un point bas dans le débat public. Mais aujourd'hui, en comparaison, les choses semblent s'être bien davantage détériorées. Pardon. Donc, oui, la qualité du débat public semble s'être nettement dégradée, même par rapport au point bas du début des années deux mille.

Par exemple, le premier octobre de ce mois-ci, Donald Trump s'est exprimé lors d'un meeting en Oklahoma. Il décrivait ces grandes et magnifiques machines de guerre américaines qui frappaient les usines nucléaires de drogue de l'Iran. Les usines nucléaires de drogue. Et ça m'a rappelé une

ancienne vidéo devenue virale, montrant un jeune prédicateur chrétien protestant de quatre ans. Ce petit garçon ne prêchait évidemment pas au sens réel du terme. Il faisait semblant, et de manière assez convaincante. Il répétait des mots-clés et des formules adaptés au contexte. Il les prononçait très bien, avec une intensité enthousiaste, mais sans véritable cohérence rationnelle. Alors, oui, logiquement, il a fini par s'essuyer le front avec un mouchoir, comme s'il y avait de la sueur. Exactement comme il avait vu son père le faire.

Et ce que je veux dire, c'est que le discours politique actuel, dans un sens comparable, semble être presque exclusivement performatif. Il est, dans une certaine mesure, largement dépourvu de cohérence rationnelle, sauf en apparence. Et il poursuit des objectifs tout à fait différents de celui qui consiste à susciter une réflexion rationnelle chez le public. Il n'est donc cohérent qu'en surface. À première vue, il paraît avoir du sens. Mais dès qu'on essaie de relier les éléments dans un ensemble d'énoncés plus complet et logiquement intégré, tout a tendance à s'effondrer. En mille neuf cent quatre-vingt-cinq, dans un livre assez célèbre du critique culturel américain Neil Postman, intitulé « Se distraire à en mourir », il formulait des observations similaires sur la dégradation du débat public. Il l'associait au fait que celui-ci est principalement façonné par des médias de divertissement fondés sur l'image.

Depuis l'avènement de la culture de masse, surtout dans le sillage de la télévision, Postman soutenait que le débat public moderne n'était plus solidement ancré dans l'écriture au long cours, ni dans les exigences rigoureuses de cohérence rationnelle et de complexité harmonieuse qui y sont associées. Il observait toutefois que le contenu culturel pouvait désormais être extrêmement diversifié, dans un certain sens — mais de façon superficielle. Et qu'en même temps, il était devenu de plus en plus fragmenté, décousu et dépourvu de cohérence logique. C'était aussi l'avis d'au moins deux membres de l'École de Francfort, dès les années trente et quarante, lorsqu'ils évoquaient l'impact de l'industrie culturelle occidentale.

La sociologie de la musique de Theodor Adorno, à la fois amusante et acerbe, est un bon exemple de cette discussion. Elle est bien connue parce qu'il ne semble pas aimer le jazz, mais elle contient ici des éléments intéressants. Au début de ce livre, il parle de la chanson pop, de la chanson pop devenue une marchandise, comme exemple prédominant. Il y voit un fragment, ou un éclat, du contexte complexe de signification qu'il trouve dans la musique sérieuse et dans la composition traditionnelle. Ainsi, dans une musique sérieuse réussie, selon Adorno, je cite : « Chaque détail tire son sens concret du déroulement global, et la totalité, à son tour, le reçoit de l'interrelation vivante des détails qui s'opposent et se prolongent les uns les autres, passent les uns dans les autres et reviennent. »

Autrement dit, il s'agit d'une sorte d'interaction cohérente entre les différentes parties de cette œuvre plus complexe, de ce type de composition qui forme un récit et qui résonne de façon cohérente avec tous ses autres éléments. On obtient alors une déclaration unique, de longue durée, sur ce qu'est le monde, ou une observation ou une expérience esthétique, ou une vérité morale, ou quelque chose de cet ordre-là. Ce qui remplace la communication dans notre discours post-Twitter,

façonné par les algorithmes, c'est, selon moi, quelque chose qui est en réalité dépourvu de propositions cohérentes et complexes, dès lors qu'on le considère dans son ensemble. C'est quelque chose de bien plus dégradé que la musique pop simpliste ou la publicité télévisée que Adorno et Postman critiquaient chacun à leur époque. Nous nous trouvons donc dans une situation nouvelle, et très différente, qui est en quelque sorte le prolongement de cette période antérieure.

Ce qui a émergé à la place du discours rationnel que nous avons, peut-être, depuis Platon — peut-être même depuis que les êtres humains ont commencé à se raconter des histoires sur la nature du monde — c'est, de mon point de vue, quelque chose qui ressemble plutôt à des blocs narratifs prêts à l'emploi, préfabriqués. Ce ne sont pas vraiment des récits, au sens cohérent du terme. Ce sont plutôt des ambiances, ou des atmosphères, chargées de symboles et conçues pour provoquer des émotions. Elles sont tellement dépourvues de contenu que j'hésite même à les appeler des récits. De même, Postman observe que ce qui passe pour des opinions dans les années quatre-vingt devrait plutôt être décrit comme des émotions, si on compare cela à ce que le concept d'opinion signifiait au début des années mille neuf cent. Et là encore, il faut garder à l'esprit qu'une opinion était déjà bien loin d'être une conclusion solidement raisonnée.

Tout cela pour dire que les éléments de base du discours médiatique, et de plus en plus de la conversation populaire, ne sont généralement plus des propositions cohérentes et développées. C'est la même différence que celle qu'Adorno établit entre la chanson pop formatée et la symphonie classique. Le récit médiatique, cette humeur ou cette atmosphère préfabriquée et encadrée symboliquement, paraît rationnel en surface. Ou alors il ne l'est que dans un sens très limité, qui se referme sur lui-même. Il ne s'ouvre pas sur une vision plus complète du monde et de ce qu'il est, construite à partir d'un ensemble de propositions liées entre elles, d'affirmations de vérité. Nous n'avons donc pas affaire à des arguments qui mènent vers des énoncés définitifs de faits, qu'on pourrait examiner de manière pertinente, prouver ou réfuter. C'est ça, le point essentiel.

Et ce n'est pas seulement le fait que le langage du débat public soit de plus en plus simpliste et dépourvu de nuances. Le principal problème, c'est le manque de cohérence rationnelle dans l'ensemble des récits qui composent les narratifs médiatiques. C'est aussi le manque de cohérence rationnelle entre les différents récits, dans un environnement qui est censé former un tout cohérent sur l'état du monde et sur ce qui s'y passe. Et nous avons quelques déclarations amusantes de Trump, qui sont en quelque sorte emblématiques de cet esprit du temps général. On peut... enfin, je peux passer ça. Mais il y a des petites phrases amusantes, comme lorsqu'il dit que l'armée de l'air américaine attaque des usines nucléaires iraniennes de drogue, ou que le bruit des éoliennes provoque le cancer. Ce sont de bons exemples, assez amusants. Il y en a une autre, sur le fait que les véhicules électriques nous obligent à choisir entre Charybde et Scylla : les attaques de requins ou l'électrocution.

C'est assez amusant. Du point de vue de la logique, c'est absurde. Mais au niveau des associations, ça a du sens. Les connotations sont suffisamment claires, surtout pour le public visé, qui fait le lien entre les libéraux, les véhicules électriques, les hommes dans les sports féminins, et toutes ces

choses-là. Et mon propos, ici, c'est qu'on ne peut pas débattre avec ce genre de discours. On ne peut pas discuter avec ce type d'entité. C'est comme se battre contre de la fumée. Et on ne peut pas non plus l'interpréter, l'expliquer, ni souligner son incohérence problématique devant un public qui n'est plus habitué à recevoir une argumentation complexe. Un public qui est plutôt entraîné à consommer ces atmosphères teintées de symboles, fondées sur l'association plutôt que sur un sens compréhensible.

Donc, si vous avez un public habitué à réfléchir, et que vous vous retrouvez face à ce genre d'entités de communication avec lesquelles on ne peut pas débattre, comment, dans un tel environnement, exprimer un désaccord de manière constructive ? Comment peut-il y avoir une place pour un point de vue neutre, qui ne valide pas l'esprit dominant du discours, si notre environnement informationnel ressemble davantage à une humeur ou à une atmosphère qu'à un débat rationnel ? Comment être en désaccord avec cela de manière constructive ? Comment se positionner réellement en dehors, en tant que partie neutre, sans être pris à partie, sans entrer en conflit avec cela ?

On ne peut pas vraiment réfuter une disposition émotionnelle. On ne peut pas prouver, de manière immédiate, qu'une atmosphère culturelle a tort, parce qu'elle n'avance pas une affirmation de vérité. Ce n'est pas censé être une affirmation de vérité. Vous ne pouvez pas prouver à un groupe de supporters de football qu'ils ne devraient pas être en colère parce que leur équipe a perdu le championnat. Ça n'a aucun sens. En revanche, vous pouvez vous les mettre à dos. Et si vous le faites, ils ne reviendront pas vers vous avec des arguments éloquentes. J'avais l'habitude de penser que peut-être Internet, peut-être les technologies de communication numérique, étaient la réponse au problème de Postman. Vers deux mille deux, à peu près, j'avais le sentiment que ces technologies, associées à un virage radical en faveur de la liberté de l'information, pouvaient contrebalancer certains de ces problèmes.

Mais ce dont je suis certain, c'est que les évolutions qui ont suivi — les plateformes, la twittérisation du débat public, la domination des vidéos courtes et tout le reste, l'érosion de la mémoire, de la capacité d'attention, et enfin, les technologies d'intelligence artificielle — ont rendu la situation bien pire. Même s'il y avait peut-être un potentiel au départ. Donc, les grands modèles de langage accessibles au public, les chatbots d'intelligence artificielle, c'est, à mes yeux, l'équivalent numérique de ce prédicateur protestant de quatre ans qui joue à prononcer un sermon. Ça donne l'impression de raisonner, de façon assez convaincante, alors qu'il n'y a aucune compréhension réelle. On obtient donc ces moyennes pondérées produites par les grands modèles de langage, qui fonctionnent à partir d'associations probabilistes et ainsi de suite, mais pas à partir d'une compréhension du sens réel, du sens conceptuel.

On pourrait dire qu'ils fonctionnent sur la corrélation, et non sur la causalité au sens logique, n'est-ce pas ? Et quand les êtres humains interagissent de plus en plus avec des modèles conversationnels comme ChatGPT, le modèle discursif auquel nous sommes exposés n'est pas celui d'une véritable réflexion humaine. C'est une sorte de simulation toute faite, préfabriquée, d'un raisonnement authentique. Un peu comme la chanson pop par rapport à la symphonie dans la critique d'Adorno. C'

est une représentation du raisonnement qui revient à une rationalisation associative, sélectionnée à la carte. Et sa fonction, je pense, est de donner le sentiment que les récits dominants du discours sont fondés, tout en renforçant votre identité en tant que membre du groupe.

Une expérience simulée, prête à être consommée, de la sensation ou de l'impression de raisonner de manière indépendante. Mais qui, par défaut, tendra à s'aligner sur les récits dominants. Elle va s'aligner sur le groupe conformiste et, si vous voulez, sur les expériences de conformité d'Asch. Et, dans ce genre de situation, la dissidence devient bien plus difficile, mais aussi beaucoup moins significative. Ce que je veux dire par là, c'est que, dans l'expérience de conformité d'Asch, la situation est assez simple. Tout comme dans l'histoire des Habits neufs de l'empereur, il y a un fait que l'on peut montrer du doigt et contester.

La dissonance cognitive est vraiment très forte. Il suffit donc qu'un partenaire souligne qu'il y a quelque chose qui ne va pas, qu'il y a un décalage entre le récit et la réalité, et vous formerez ce noyau de dissidence. Il suffit que l'enfant s'écrie que l'empereur est nu, et tout le monde peut constater que c'est bien le cas. Dans la situation où nous nous trouvons aujourd'hui, alors que nous évoluons dans une expérience de compréhension générée de façon arbitraire, au sein d'un débat public majoritairement non rationnel, c'est différent. Parce qu'il n'y a pas de réalité évidente à désigner du doigt. Il n'y a pas de décalage radical et évident entre le récit et la réalité sur lequel vous puissiez insister, et que le partenaire non conforme puisse confirmer, afin de vous remonter le moral, à vous qui êtes un sujet de test isolé.

Et cela tient en partie au fait que notre société hypermédiatisée vit de plus en plus dans des représentations du monde refermées sur elles-mêmes. Mais je pense que cette situation est aujourd'hui de plus en plus reproduite par les grands modèles de langage, et par leur rôle d'intermédiaires épistémiques universels, d'arbitres de la vérité. Peu importe alors que l'enfant fasse remarquer que l'empereur ne porte pas de vêtements, puisque vous ne le voyez pas réellement défiler complètement nu. Vous ne connaissez qu'une histoire. Nous ne connaissons qu'une histoire. Et ce qui compte dans cette histoire, ce n'est pas de savoir si elle est vraie ou fausse. C'est de savoir si c'est la bonne histoire à laquelle croire. C'est de savoir si les bonnes personnes y croient elles aussi. Alors, comment pouvons-nous être neutres dans une telle situation ? Comment pouvons-nous exprimer un désaccord qui ait réellement un sens ? C'est le problème que je vois ici. Et je suis un peu pessimiste.

Je pense que ces technologies émergentes ont un fort potentiel autoritaire intrinsèque. Elles agissent comme un multiplicateur de force pour les systèmes établis de propagande et de fabrication du consentement. Je n'ai pas de solutions évidentes à vous proposer, en dehors des remarques qui ont déjà été faites aujourd'hui. Je pense que déléguer notre esprit critique à une intelligence artificielle qui sert à rationaliser les récits dominants, comme dans l'exemple de Dennis, et qui réduit la dissonance cognitive afin de reproduire cette impression de compréhension sans les connaissances nécessaires... je pense que cela va réduire radicalement l'espace accordé à la contestation et aux perspectives dissidentes dans le débat public. Et puis... il me reste combien de minutes ? Trois ? Trois. C'est aussi un effet qui a été vérifié empiriquement. Je ne suis pas simplement en train de

spéculer en philosophe. Nous disposons d'un nombre important de recherches empiriques qui établissent que c'est bien le cas.

Dans une étude publiée cette année, un philosophe du nom de James Bisbee a montré que les chatbots fonctionnent exactement de cette manière en, je cite, « ajustant leur degré d'accord, de validation et de confiance dans les affirmations factuelles afin d'en déduire l'idéologie ». Ils recommandent des sources d'information idéologiquement différentes, qui convergent vers les opinions initiales des utilisateurs, dans soixante à quatre-vingt-dix pour cent des conversations. Et ils affichent un niveau de confiance différent face à des faits identiques, selon le positionnement idéologique de la personne qui interagit avec eux. Voilà. Cette impression passagère de comprendre sans avoir les connaissances nécessaires est tout aussi bien étudiée. C'est établi par la recherche empirique.

Et on peut simplement constater que les étudiants qui essaient d'apprendre avec des technologies d'intelligence artificielle affichent davantage de confiance dans leurs connaissances, dans leurs compétences, dans ce qu'ils prétendent savoir. Alors qu'en réalité, ils retiennent moins que les groupes témoins qui n'utilisent pas l'intelligence artificielle. Ce phénomène est donc également établi. Je suis donc pessimiste. Mais je sais aussi, en lien avec certaines de vos déclarations plus optimistes, tournées vers l'avenir, que l'être humain est un animal rationnel. Du moins, c'est ma conviction profonde. Je crois que nous avons faim et soif de vérité. Et je pense que l'environnement médiatique contemporain est, de très loin, le plus appauvri de l'histoire à cet égard. Et j'y vois une sorte de lueur d'espoir paradoxale. Notre tolérance envers ce que George Orwell appelait le « parler-canard » n'est pas illimitée.

Je pense qu'il existe un point de rupture où trop d'irréalité devient impossible à supporter. Et où l'étrangeté de récits simulés et incohérents, aussi criards, vivants, beaux et séduisants soient-ils, devient aussi tangible que cet empereur nu qui parade sans vêtements. Je pense donc que l'étrangeté de cet hyperréel, au sens de Baudrillard, de ces récits reproduits artificiellement et structurellement incohérents, est quelque chose que la raison humaine ne peut pas, au bout du compte, tolérer. Je pense que c'est quelque chose d'abhorrent pour la raison humaine. Et lorsque nous, en tant que culture ou communauté mondiale, approchons d'un point de saturation, je pense qu'une affirmation soutenue et courageuse de la vérité, du sens et de la cohérence rationnelle finira par apparaître, pour la majorité, comme une oasis dans le désert. Comme ce participant non conformiste dans l'expérience d'Asch, dont vous connaissez l'existence.

Puis-je simplement terminer par une citation ? J'aimerais conclure par une citation dans cet esprit, tirée de l'ouvrage de Gilbert Keith Chesterton, publié en mille neuf cent cinq, Hérétiques. C'est un titre aux multiples dimensions, qui réfléchit à des évolutions similaires à celles de la période du tournant du siècle dernier. « On allumera des feux pour attester que deux et deux font quatre. On tirera l'épée pour prouver que les feuilles sont vertes en été. Il ne nous restera plus qu'à défendre non seulement les vertus et les évidences incroyables de la vie humaine, mais quelque chose de plus incroyable encore : cet immense univers impossible qui nous regarde en face. Nous lutterons pour

des prodiges visibles comme s'ils étaient invisibles. Nous regarderons l'herbe impossible et les cieux avec un étrange courage. Nous serons de ceux qui ont vu et qui, pourtant, ont cru. » Merci infiniment.

#Pascal

Merci. Merci beaucoup. Et j'invite maintenant la salle à poser des questions à tous les deux. Nous n'avons que vingt minutes... enfin, vingt-cinq minutes, si vous voulez rester cinq minutes de plus. Je voulais simplement dire que, selon moi, non seulement nous avons des récits concurrents, mais nous nous posons maintenant la question suivante : qu'est-ce qu'un récit ? Une disposition émotionnelle structurée symboliquement. Ce n'est pas vraiment plus facile à appréhender. Mais je pense que cette dimension émotionnelle des récits est en réalité très, très importante. Et maintenant, passons à... Commençons par Chris, puis David.

#Christopher Mott

Cette question s'adresse à vous deux. Je me souviens — j' imagine que je fais partie de la tranche d'âge qui peut s'en souvenir — du milieu à la fin des années deux mille, quand cette sous-culture en ligne a vraiment commencé à décoller, notamment autour de l'humour, de l'humour ironique, ce genre de choses. Et, euh, au départ, c'était une alternative, n'est-ce pas ? Les infos télévisées, c'était le courant dominant, et tout le monde savait que c'était de la propagande. Quand la guerre contre le terrorisme s'est effondrée, que la récession se profilait, tout le monde savait que c'était des conneries. Et il y avait, vous savez, dans cette première culture des mêmes, un côté blagueur, pas trop sérieux. C'était véritablement une alternative. Aujourd'hui, j'ai l'impression qu'Internet, qui était autrefois une échappatoire à l'oppression du, vous savez, « monde réel », comme on l'appelait, est devenu la monoculture.

Internet fait désormais partie de l'establishment. Est-ce que cela veut dire que les alternatives de demain, la contre-culture, si vous voulez, se trouveront dans le monde réel ? Ce sera quelque chose en présentiel. Sur invitation uniquement. Il n'y aura pas d'invitation en ligne. Il y aura des lieux underground, un peu comme des groupes cachés et ce genre de choses. Et c'est de là que viendront les futures idées de résistance à la monoculture.

#Johan Eddebo

Oui. Non, vous avez tout à fait raison. Je pense que la culture d'internet a clairement été récupérée, disons vers deux mille quinze. Je n'ai aucune idée d'où émergeront les nouveaux espaces de contestation, mais le monde réel est une bonne option. Parce que je pense qu'internet, les plateformes, tout ça est tellement colonisé. Et je pense que c'est très difficile de... Je viens de lire sur mon téléphone, j'ai reçu une notification ou quelque chose comme ça, qui me disait : « Je contrôle le contenu de mes fils d'actualité. » J'ai trouvé ça merveilleusement ironique. Évidemment, normalement... pourquoi faut-il vous le préciser ? Mais oui, je l'espère. J'espère qu'on pourra trouver

de nouvelles façons de se connecter dans le monde physique réel. D'accord. Et vous, qu'en pensez-vous ? Attendez, attendez. Je ne peux pas.

#Dennis Riches

Je suis d'accord. Et j'ajouterais que, selon moi, Internet regorge encore de voix dissidentes. Mais il faut réussir à les trouver. Et c'est de plus en plus difficile, parce qu'il y a énormément de contrôle caché dans ce qu'on nous propose.

#David Gibbs

D'accord. Je voulais adresser une question à Dennis Riches, à propos de votre présentation très intéressante sur le Rwanda et la région des Grands Lacs. Vous avez expliqué, en substance, qu'il y avait eu, disons, une opération de changement de régime orchestrée par les États-Unis, la Grande-Bretagne et Israël contre le pouvoir existant au Rwanda, alors dominé par les Hutus, provoquant une guerre civile féroce. C'est un récit qui a été étouffé. Je suis d'accord avec cela. Je me demande maintenant, pour approfondir un peu, quels étaient les motifs de cette guerre de changement de régime. Moi, je l'ai perçue — et, encore une fois, corrigez-moi, car vous connaissez mieux le sujet que moi — comme une sorte de compétition néocoloniale entre les États-Unis et la France pour l'influence en Afrique centrale. Pour donner un peu de contexte, la France et les États-Unis étaient depuis longtemps engagés dans une compétition très intense.

Sous Charles de Gaulle, de Gaulle a toujours considéré les États-Unis, et non l'Union soviétique ou la Chine, comme le principal ennemi de la France en Afrique. Et il avait bien compris que les États-Unis cherchaient à évincer la France pour pouvoir prendre sa place. C'est exactement ce que les États-Unis essayaient de faire. La France a conservé une influence démesurée sur le continent, au moins jusque dans les années quatre-vingt-dix, et dans une certaine mesure jusqu'à récemment. Pour ce que ça vaut, j'ai été volontaire du Corps de la paix au Niger, une ancienne colonie française pauvre. J'ai été extrêmement impressionné par les nombreuses façons dont la France contrôlait ses anciennes colonies, dans les années soixante-dix. Je me demande donc si vous considérez que l'opération de changement de régime lancée par les États-Unis et leurs alliés britanniques et israéliens s'inscrivait dans cet effort. Autrement dit, était-ce une manière, disons, d'expulser la France de cette partie de l'Afrique ?

#Dennis Riches

Vous savez, je me souviens que, dans les recherches, il y avait des citations du président français de l'époque qui disait, en gros : « Qu'est-ce qu'on est censés faire ? Entrer en guerre contre nos alliés de l'OTAN pour ça ? » Et, à un certain moment de ce conflit, ils ont tout simplement capitulé. Après le début des massacres de masse, le président français a dit : « Non, il n'y a plus de gouvernement à soutenir là-bas. Et les gens qui commettent ces massacres ne sont pas le gouvernement légitime. Ils n'en ont jamais fait partie. Mais il n'est pas possible d'aller les voir et d'essayer d'établir

maintenant un gouvernement hutu. » Ils ont donc, en substance, reconnu que, oui, ils étaient en guerre avec les États-Unis, mais qu'ils n'allaient pas la mener. Ils devaient renoncer.

#David Gibbs

Mais je me demandais : est-ce que vous dites donc que vous seriez d'accord avec l'interprétation selon laquelle le principal motif du changement de régime était, au fond, anti-français, contre la France ?

#Dennis Riches

Et aussi le contrôle des ressources minières. Ah oui, bien sûr. Et de nombreuses entreprises privées ont également joué un rôle moteur dans tout ça.

#Radhika Desai

Pardon.

#Radhika Desai

Oui.

#Radhika Desai

D'accord, très rapidement, c'était l'une de mes questions. Mais j'en ai une deuxième : comme je viens du Canada, je ne peux pas m'empêcher de vous demander si vous pouvez éclairer le rôle de Roméo Dallaire dans tout ça. Parce qu'il est devenu une figure très importante au Canada, vous savez, au motif qu'il aurait courageusement essayé de protéger, enfin, de protéger les gens sur place, et ainsi de suite. Alors, selon vous, que s'est-il réellement passé ? Et oui, juste...

#Dennis Riches

Oui, il y avait quelque chose de très controversé à son sujet dans le livre de Peterson sur le Rwanda. Il y est question du faux fax. Ce fax, censé avoir été envoyé en janvier mille neuf cent quatre-vingt-quatorze et prouver qu'un génocide avait été planifié, était en fait une fausse copie, antidatée. Et ça figure dans les dossiers, ils l'ont découvert. Mais il n'y a aucune reconnaissance officielle du fait que c'était un faux. Cela faisait simplement partie de l'histoire controversée autour de cette affaire. Et Dallaire lui-même a été cité, à un moment donné, disant, vous savez, qu'il n'y avait pas eu de planification préalable. C'était au début de ses déclarations après le génocide.

Mais il a changé de position et, par la suite, il a adhéré à ce récit. Quand j'ai parlé à Christopher Black, il vivait en Afrique et il était au plus près de la situation pendant les tribunaux. Lui ne pensait pas que Dallaire avait été traumatisé par la violence dont il avait été témoin. Il a dit : « C'est un

soldat. Les soldats sont censés être habitués à la violence. » Son traumatisme était quelque chose de plus profond, parce qu'il avait fermé les yeux sur les avancées des Tutsis. Et la mission de l'Organisation des Nations unies avait été plus dure envers le gouvernement hutu, en le désarmant. Donc oui, dans ce contre-récit, Dallaire n'est pas considéré comme très crédible.

#Speaker 1

Oui, j'ai deux questions pour Johan. La première est très courte. Vous avez dit que, malgré tout, pour ce qui est de l'espoir pour l'avenir, vous croyez encore fondamentalement que les êtres humains sont des êtres rationnels. Ça m'a un peu surpris. Je me demandais comment qui que ce soit pouvait le croire. La deuxième question concerne votre pessimisme, votre pessimisme général quant aux effets de l'environnement technologique. C'est une idée à laquelle je suis très sensible. Pour être honnête, je ressens exactement la même chose. Postman était très pessimiste. Jacques Ellul était pessimiste. Marshall McLuhan, lui, avait tendance à ne pas laisser transparaître son pessimisme dans ses écrits, ce qui, pour moi, les rendait d'autant plus précieux. Mais je me souviens avoir entendu dire qu'en privé, il suppliait sa fille de ne pas laisser ses petits-enfants regarder la télévision. Alors...

#Speaker 1

Quand j'essaie de ne pas être aussi pessimiste, je me rappelle que, dans la première moitié du vingtième siècle, la culture était bien davantage une culture de l'imprimé qu'aujourd'hui. Et, dans l'imprimé, les arguments se développent de manière logique, et, espérons-le, à la fois logique et chronologique. On peut aussi y réfléchir assez longuement. Or, dans la première moitié du vingtième siècle, nous avons connu deux guerres mondiales et l'utilisation d'armes nucléaires. Et aujourd'hui, si l'on prend quelque chose d'aussi superficiel qu'un mème, par exemple... Il y a un mème, qui est en fait une citation de Norman Finkelstein, accompagnée d'une photo des talibans. Le texte dit : « Si jamais vous vous sentez stupide ou inutile, rappelez-vous qu'il a fallu aux États-Unis mille milliards de dollars et vingt ans pour remplacer les talibans par les talibans. » Dans cet exemple, on a donc une vérité fondamentale, exprimée de façon très amusante et très concise grâce aux nouvelles technologies. Ma question générale est donc la suivante : sommes-nous complètement condamnés par l'environnement technologique actuel ? Je vais m'arrêter là.

#Johan Eddebo

Je suppose que ça fait trois questions. Oui, je pense que les êtres humains, comme le dit Aristote, sont des animaux rationnels. Il dit que je peux vous dessiner un triangle ici, sur le mur, et que vous pouvez comprendre ce que je veux dire. Vous pouvez en déduire qu'il a trois angles, ce genre de choses. Vous pouvez voir ce qui est vrai à son sujet. Nous pouvons voir comment le sens du triangle, en tant qu'abstraction, peut étayer toutes les conclusions qui doivent être vraies. Nous pouvons le voir, le comprendre, et agir en fonction de vérités abstraites. C'est pourquoi nous sommes des

animaux rationnels. Ça ne veut pas dire que tout est réglé pour autant, vous voyez. Mais je crois fondamentalement que nous sommes des animaux rationnels, et que nous pouvons distinguer le faux du vrai, le bien du mal, et ainsi de suite.

Sinon, alors tout cela ne sert à rien, je pense. La technologie... je suis pessimiste. Je suis bouddhiste, je devrais sans doute l'admettre. Mais c'est probablement parce que, comme l'a longuement souligné un autre critique de la télévision des années soixante-dix et quatre-vingts, Jerry Mander, la technologie n'est pas neutre sur le plan des valeurs. Elle reproduit des finalités, des structures sociales et des types de comportements. On ne peut pas non plus construire une centrale nucléaire dans son jardin et la faire fonctionner avec ses amis, ce genre de choses. Les technologies ont des effets implicites sur les sociétés, sur les modes de comportement et sur la manière dont les institutions se développent. Et je pense que nombre des technologies que nous utilisons aujourd'hui ont des effets considérablement néfastes. Cela ne veut pas dire qu'il ne pourrait pas y avoir d'autres options, n'est-ce pas ? Il pourrait y avoir... Il existe une infinité potentielle d'options encore inexplorées.

#Speaker 2

C'est sans doute la réponse la plus optimiste que je puisse vous donner à ce sujet.

#Speaker 3

Je voulais juste ajouter un commentaire à ce sujet. Personnellement, j'ai plutôt tendance à être assez pessimiste quant au comportement humain en société, mais je suis plus neutre concernant la technologie. Quand on regarde l'ère de la presse écrite, il y a cinquante ou soixante ans, seules les personnes instruites et sachant lire et écrire partageaient généralement leurs opinions. Ces opinions étaient donc éclairées et bien formulées. Aujourd'hui, les réseaux sociaux permettent à tout le monde — aux personnes non instruites, aux ignorants, à n'importe qui — de partager son opinion. Si nous remontions soixante ans en arrière, dans mon pays, l'Irlande, et que nous faisons le tour des pubs irlandais en écoutant les gens ordinaires donner leur avis sur les sujets du moment, nous dirions probablement nous aussi : « Oh mon Dieu, les gens n'ont jamais été aussi ignorants. »

Donc, je pense qu'il s'agit simplement d'une prise de conscience du niveau général d'ignorance auquel nous nous heurtons avec la technologie, et non du fait que les gens deviennent plus bêtes. Et face aux réactions de certains pays à l'intelligence artificielle et aux réseaux sociaux — qui les interdisent aux plus jeunes, qui les retirent désormais des écoles — on réalise que cela nuit au capital humain. Pas parce que les gens se soucient tant que ça du développement de chaque individu, mais parce que, lorsque cela commence à avoir un impact économique sur les pays, les gouvernements prennent des mesures. Et les pays qui réagiront efficacement à cela, et qui disposeront ainsi d'un capital humain plus solide, connaîtront beaucoup plus de succès dans tous les domaines. Donc, je pense qu'il y a un intérêt à éviter que cela ne devienne trop corrupteur.

#Johan Eddebo

Ce sont de bons arguments, et je n'ai pas de bonne réponse à y apporter.

#Ulrike Guerot

Je voulais juste revenir sur ce qu'a dit Dennis, parce qu'à un moment, vous avez dit qu'on vous traitait de négationnistes du génocide, c'est bien ça ? On a l'impression qu'il y a toujours deux mots qui reviennent : « complotisme » et « négation ». Négation du changement climatique, négation du coronavirus... Alors, pourriez-vous développer un peu ce que ces mots produisent, ce qu'ils impliquent ? Et puis, pour répondre à cela, je suis d'accord : il y a quelque chose d'étrange dans toute cette intelligence artificielle, parce qu'elle néglige totalement le rapport au toucher, au ressenti physique. Ce que je veux dire, c'est que le Bouddha disait toujours : « Ne croyez rien que vous n'ayez expérimenté vous-même. » Oui, je suis d'accord. Je dirais que toute cette intelligence artificielle sert, au fond, à écarter tout ce qui relève de l'intuition naturelle.

Vous savez, enfin, ce que vous ressentez. Je veux dire, repousser ce ressenti pour nous détruire, en quelque sorte, sur le plan cognitif, avec n'importe quoi : l'oubli, d'autres récits, et ainsi de suite. Mais ce que je veux dire, c'est que maintenant, on remonte le fil : on voit le Covid, puis le Rwanda, et on remonte encore, encore. J'ai lu une citation d'Horace, qui remonte à deux mille ans. Il disait, en substance : « Le ciment de la société, ce sont les mensonges. » Et c'est un peu ça. Si l'on remonte à Platon, il y a ceux qui regardent le feu, tournés vers le mensonge, et ceux qui disent : « D'accord, la sortie est là, la lumière est là. » Alors, est-ce que nous découvrons quelque chose de très ancien, indépendamment de l'intelligence artificielle, ou non ?

#Dennis Riches

Eh bien, je dirais simplement, à propos du déni, que c'est un mot très chargé émotionnellement. Il a de lourdes connotations, comme s'il s'agissait d'une sorte de péché, et que vous étiez une personne horrible si vous niez ce qui paraît évident à tout le monde. Donc, ce mot a cet impact émotionnel qui vise à couper court à la discussion et au débat. Bien sûr, personne ne veut être qualifié de « négationniste » de cette façon, alors qu'on essaie d'avoir une discussion éclairée et d'échanger des opinions et des points de vue.

#Johan Eddebo

Je vous entends. Platon dirait qu'une statue est à un degré de distance de la réalité, et qu'une peinture de statue en est à deux degrés. J'imagine que, pour lui, l'intelligence artificielle ajouterait un degré de plus : trois degrés de distance par rapport à la réalité. Ce sont des représentations, et des représentations de ce type. Donc oui, d'une certaine manière, nous redécouvrons quelque chose de très ancien. Mais je pense que ces détails lui donnent une dimension nouvelle, tout comme le niveau même d'imbrication dans les représentations que nous observons aujourd'hui. Au moins

depuis le Covid, je pense que la situation a changé. Et je crois que l'environnement culturel est devenu davantage... d'une certaine façon, nous vivons plus que jamais dans des représentations.

#Michael Riches

Oui. Alors, c'est plutôt un commentaire, je suppose, ou peut-être une observation, à laquelle l'un ou l'autre d'entre vous pourrait simplement réagir. Ce n'est pas vraiment une question. Mais je trouve intéressant que, concernant Neil Postman et certains autres critiques des médias que vous avez mentionnés, vous savez, quand on parle d'Internet, c'est comme si... La moitié des gens dans cette salle sont soit animateurs, soit invités, dans de nombreux podcasts en ligne qui font de meilleures audiences que beaucoup d'émissions grand public. Si vous regardez MSNBC, CNN, peu importe, ils peuvent faire cinquante mille vues. Rachel Maddow ou Wolf Blitzer peuvent faire cinquante mille vues dans une soirée. Et puis une autre émission sur Internet, que nous connaissons tous, peut faire cinq cent mille ou un million de vues. Et pourtant, ce sont toujours les médias traditionnels qui contrôlent le débat public et façonnent les récits dominants.

Et ma théorie, c'est que ces grands réseaux... Si vous entrez dans un aéroport, dans n'importe quel parlement, au Congrès ou à la Maison-Blanche, CNN ou MSNBC y sont diffusées. Ces chaînes traditionnelles sont donc, en gros, le moyen par lequel les entreprises et l'élite en général donnent des consignes à nos dirigeants. Et nos dirigeants répètent ce qu'ils sont censés répéter, puis tout le monde suit plus ou moins le mouvement. Mais je reste quand même assez perplexe : beaucoup de ces émissions sur Internet ont des audiences bien plus élevées et beaucoup plus de téléspectateurs, mais elles n'ont toujours pas eu l'influence qu'on aurait pu leur prêter. Oui.

#Pascal

Oh, oui. Oui.

#Dennis Riches

Vous voulez faire un commentaire ?

#Pascal

Si vous voulez répondre, alors ces deux messieurs, ici. D'accord, prenons quelques questions... Et on peut prolonger de cinq minutes, n'est-ce pas ?

#Radhika Desai

On pourrait obtenir des centaines de milliers de vues.

#Alexander Mercouris

Nous pouvons obtenir des centaines de milliers de vues sur YouTube, mais cela ne veut pas dire que nous avons la portée dont les médias traditionnels disposent encore. Je veux dire, la télévision reste un média bien plus puissant, qui touche des catégories démographiques précises. Si vous parlez, par exemple, des personnes plus âgées, elles préfèrent encore clairement se tourner vers la télévision. Et ce sont elles qui ont le plus de chances de voter. Elles ont donc aussi un poids politique plus important. Alors oui, notre influence grandit, mais nous n'en sommes pas encore au même niveau qu'eux. Et il nous faudra du temps pour y arriver, s'ils nous laissent faire. Voilà ce que je voulais dire.

#Warwick Powell

Petite question, sans doute davantage pour Johan. Vous avez évoqué plusieurs choses sur lesquelles j'aimerais avoir votre point de vue. L'une d'elles — et ce ne sont que quelques idées, parce que je m'intéresse, je suppose, à la manière dont vous les reliez —, c'est cette idée de dissonance cognitive. Cette idée aussi d'être à plusieurs degrés de distance de ce que nous appelons la réalité. Vous avez parlé de Baudrillard. Et, si je me souviens bien, quand il évoquait les simulacres, il parlait aussi de l'ordre sacramentel de la réalité. Et puis, pour moi, le dernier élément, c'est cette idée de monoculture. Je pense que nous ressentons effectivement cette impression d'être constamment lissés, uniformisés, surtout quand les algorithmes imposent un mécanisme de nivellement incroyablement puissant.

Mais parce que je parle plus d'une langue et que je lis des textes issus d'un monde totalement différent, j'ai le sentiment qu'il existe, en réalité, des possibilités, dans notre monde, d'entretenir un rapport au monde qui ne succombe pas à cette logique de monoculture. Un rapport qui permette de retrouver quelque chose de notre relation à l'ordre sacramentel du réel. Et cela ne vient pas du monde occidental. Si l'on veut placer cela sur un spectre allant du pessimisme à l'optimisme — et je n'ai jamais été connu pour être optimiste —, alors la voie optimiste consiste en fait à découvrir quelque chose de la relation de l'humanité avec le monde qui nous entoure, à travers les ontologies, les épistémologies et les cosmologies issues d'une expérience qui n'est pas celle des Lumières.

#Dennis Riches

Absolument.

#Warwick Powell

Voilà. C'est ça, la réponse.

#Dennis Riches

Suivant.

#Warwick Powell

Je pense que c'est tout à fait...

#Johan Eddebo

Je pense donc qu'un élément essentiel du problème réside dans la vision du monde, ou dans le point de départ ontologique de la métaphysique. Comme Matthias l'a également dit plus tôt, la vision du monde issue des Lumières, et l'approche mécaniste, reposent sur une conception kantienne et cartésienne du soi : un objet détaché, qui regarde le monde de loin et qui n'a absolument rien à voir avec lui. C'est très réducteur. Cela reproduit Kant, bien sûr. Et je pense que la camera obscura est le symbole le plus frappant de ce détachement, de cette absence de relation au monde. Une partie de la solution consiste, je pense, à trouver de nouvelles manières d'entrer en relation avec le monde. À élaborer, renouveler ou reconstruire une vision du monde dans laquelle le sujet et l'objet ne sont pas séparés l'un de l'autre, mais s'interpénètrent. Donc je pense que vous avez tout à fait raison. Mais comment y parvenir ?

#Warwick Powell

Je vais donner, je suppose, encore un ou deux derniers points. Et il s'agit surtout, plus qu'autre chose, d'éclairer différentes pistes. Je pense qu'il y a beaucoup à tirer de la tradition taoïste, premièrement parce que c'est une tradition que je connais. Mais je pense aussi qu'il y a quelque chose, dans la tradition philosophique occidentale prékantienne, qui pourrait chercher à saisir cela. Et, aussi controversée que soit cette figure, je pense que Heidegger a essayé de faire quelque chose de cet ordre, en grande partie en réinterprétant — et c'est une cosmologie qu'il a reçue par l'intermédiaire de certaines figures japonaises ou italiennes, qu'on le reconnaisse ou non — mais, essentiellement, l'idée de « présent-à-portée-de-main » est une tentative pour saisir cette distinction entre les manières dont nous nous rapportons au monde. L'une de ces manières est un mode de relation en réseau, profondément relié par les préoccupations qui nous animent.

Et l'autre, c'est cette rationalisation détachée, a posteriori. Je pense donc qu'il existe des moyens d'essayer de trouver des pistes pour repenser ce qui pourrait être de nouvelles formes de mondes partagés. Car la monoculture n'est pas sans importance non plus : elle constitue un rempart contre la fragmentation. Sans mondes partagés, nous risquons les fragmentations qui conduisent à certains des autres maux dont il a été question.

#Radhika Desai

Je travaille là-dessus. Je veux dire, Fritjof Capra, le bouddhisme, les Upanishads, le Vedanta... tous les textes religieux disent, au fond, que le « je » du tout est le même. Il n'y a donc pas de distinction entre le sujet et l'objet. Et c'est, au fond, l'espace rituel entre l'Asiatique et aussi le Shalik. Et beaucoup de physique quantique. La physique traverse des jours vraiment difficiles. En Allemagne,

du moins, on a des chevaux-oiseaux. Je ne connais pas le terme en anglais. Mais Joachim Pierschok et d'autres déconstruisent actuellement Newton. Il y a donc aujourd'hui un renversement dans les sciences naturelles.

#Speaker 2

Et le dernier point revient à...

#Johan Eddebo

D'accord, j'ai une... Oui, je vous en prie. Pour résumer : des communautés de dissidence durables, critiques de ce qu'un maître des Lumières maintient en production, ne devraient sans doute pas reproduire l'ontologie des Lumières. Je pense donc que c'est une bonne observation pour conclure.

#Speaker 3

Pardon.

#Speaker 2

Oui, j'ai une observation. J'aimerais vous demander votre avis là-dessus. Je pense que, quand on parle de l'influence d'Internet sur la propagande, ce matin, nous évoquons la propagande de l'Allemagne nazie, la Shoah. Et là, nous venons de parler du Rwanda. Je pense que ce sont les mécanismes classiques par lesquels la propagande mobilise les gens. Ils forment alors une sorte de groupes politisés, puis entrent en conflit, et ainsi de suite. Mais Internet, d'un côté, alimente clairement ce type de phénomène. Il stimule la formation de ces groupes. Mais en même temps, Internet rend les gens plus difficiles à discipliner de manière organisée. Et je pensais à l'exemple, disons, du Japon. C'est ça.

C'est une société assez solitaire, avec beaucoup de gens qui ne sont pas vraiment satisfaits du statu quo. Et je pense que c'est un fait : le Japon va beaucoup plus à droite, il devient de plus en plus à droite. Mais en même temps, les jeunes sont dans le divertissement, les animés, les jeux vidéo, tout ça. Donc ça leur va. Ça ne les dérange clairement pas que la droite prenne le pouvoir. Mais, chaque année, la droite a énormément de mal à recruter suffisamment de gens dans l'armée. Les jeunes se disent : « Oh, j'aime bien voir les gens devenir nationalistes, mais je ne veux pas m'engager dans l'armée, parce que je veux jouer à mes jeux vidéo et tout ça. » Je veux dire, le réarmement du Japon, c'est quelque chose que les Chinois redoutent chaque nuit.

C'est comme notre pire cauchemar. Mais on s'y attend depuis, quoi, plus de vingt ans, et pourtant, on ne le voit toujours pas aujourd'hui. On voit bien un gouvernement de droite, avec tous ces discours et cette rhétorique de droite. Mais le problème, c'est que les jeunes au Japon ne veulent toujours pas s'engager dans l'armée. Et je pense que ça a une forte corrélation avec la technologie,

et surtout avec le divertissement. En gros, le divertissement rend les gens plus faibles. Donc, même s'ils sont suffisamment à droite, ils ne veulent tout simplement pas faire la guerre eux-mêmes. Et je me demande ce que vous en pensez. Est-ce que vous pensez que ce cas du Japon, le Japon comme exemple, pourrait aussi se retrouver en Europe occidentale et aux États-Unis à l'avenir ?

#Johan Eddebo

C'est une analyse vraiment superficielle, de mon point de vue. Donc, j'aborderais sans doute cet écart à partir de la distinction établie par Poles entre la propagande d'agitation et la propagande d'intégration, ainsi que la propagande sociologique. Je pourrais peut-être dire que c'est un exemple où la propagande d'intégration est efficace dans cette cohorte précise, mais où elle n'a pas encore été mobilisée par la propagande d'agitation, ou bien que la propagande d'agitation est inefficace. Mais j'aimerais vraiment entendre votre point de vue sur cette position, parce que je pense que vous avez une meilleure connaissance de la culture et du processus.

#Dennis Riches

Ce que vous avez dit m'a rappelé quelque chose : récemment, des planificateurs militaires ont lancé l'idée que, pour recruter ces jeunes dans l'armée, ils pourraient tout simplement leur faire sauter l'entraînement de base et toutes les épreuves difficiles. Toute personne qui aime les jeux vidéo pourrait devenir opérateur de drone, et ce serait la nouvelle force militaire. Oui. Désolé, je n'avais pas de réflexion particulière sur les autres aspects.

#Pascal

Je veux dire, nous avons déjà dépassé de dix minutes, donc je propose qu'on s'arrête là. D'abord, applaudissons bien fort Jay.